

Jean Beaufret, *Leçons de Philosophie, tomes I & II*, édition établie par Philippe Fouillaron, Paris : Seuil, 1998

Éric Paquette

Volume 10, numéro 1, automne 1999

Écritures et confessions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801119ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801119ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquette, É. (1999). Compte rendu de [Jean Beaufret, *Leçons de Philosophie, tomes I & II*, édition établie par Philippe Fouillaron, Paris : Seuil, 1998]. *Horizons philosophiques*, 10(1), 173–174. <https://doi.org/10.7202/801119ar>

**Jean Beaufret, *Leçons de Philosophie, tomes I & II*, édition établie par Philippe Fouillaron, Paris : Seuil, 1998.**

Nées du désir de porter à la connaissance du public cultivé les cours et conférences professés par Jean Beaufret entre 1950 et 1972, ces *Leçons de Philosophie* sont le fruit d'un réel travail d'édition fort bien réalisé par Philippe Fouillaron. Les notes de cours des élèves du Lycée Condorcet, où Beaufret enseigna de 1950 jusqu'à sa retraite (1972), ont pour l'essentiel fourni la matière première de ce travail. Outre l'intérêt proprement philosophique de ces *Leçons*, c'est le classicisme exemplaire de leur visée pédagogique qui est tout à fait remarquable. L'enseignement de Jean Beaufret n'eut guère d'autre fin que d'introduire aux grandes œuvres des grands auteurs. Il n'est point de tâche plus modeste. Il n'est point de tâche plus noble. Le résultat est éloquent. On constate à quelle hauteur l'enseignement philosophique lycéen (cégépien!) peut se hisser lorsque le professeur est excellent. Avec l'œil de Sirius et le doigté d'une dentellière, Jean Beaufret parcourt l'histoire de la philosophie occidentale en se perchant tour à tour sur les épaules d'une bonne dizaine de géants : Platon, Aristote, Descartes, Leibniz, Spinoza, Kant, Hegel, Nietzsche, Husserl et Heidegger. Curieusement, les pages consacrées à Heidegger ne sont pas les plus abondantes ni les plus étoffées, même si l'influence du maître, ou mieux : de l'ami, y est partout sensible, partout présente. C'est Kant qui aura droit aux plus longs développements : près de cent soixante pages au total. Sa *Critique de la Raison pure*, que Beaufret admirait tant, et qu'il connaissait presque par cœur, fait l'objet d'une véritable dissection exégétique. En revanche, du maître livre auquel il doit tant, notre professeur de lycée semble avoir bien peu de choses à dire, sinon que «*Sein und Zeit* est un livre dont il est impossible d'exposer le contenu, car il a moins de contenu qu'il n'est la création d'une langue dont la parole nous dit ce que nous savions déjà.» (t. ii, p. 371).

Bien qu'elles doivent pratiquement tout à l'influence de Heidegger, les pages consacrées à Nietzsche sont assurément les plus ressenties, donc les plus personnelles, et par là, les plus intéressantes. La thèse centrale est on ne peut plus claire : la pensée de Nietzsche s'inscrit à contre gré dans l'horizon ontothéologique du platonisme qu'elle prétend dépasser. Dans son opposition à Platon, Nietzsche demeure platonicien à son insu. Son renversement du platonisme accouche d'un platonisme à l'envers. Nietzsche situe en haut tout ce que Platon situait en bas ; et en bas, tout ce qu'il situait en haut. Rien n'est plus transparent et plus systématique que tout cela, constate Beaufret. La pensée de Nietzsche, comme toute la métaphysique de l'Occident depuis Platon, est redevable à la détermination grecque de l'être comme présence perdurante. La doctrine de l'éternel retour du même continue de penser l'être sur fond d'éternité. «La philosophie de Nietzsche n'est pas moins onto-théologique que celle d'Aristote ou de Hegel.» (t. i, p. 33). Elle l'est peut-être même davantage, serions-nous tentés de dire. L'immortalité personnelle, négligée par Aristote, et qualifiée de croyance infantile par Hegel, devient chez Nietzsche une sur-vie nécessaire, une merveille inéluctable, une passion

transfigurée en promesse. La pérennisation de l'être est ici assurée jusqu'aux plus profonds retranchements du drame intérieur, jusqu'aux dernières idiosyncrasies de l'Individu. Aussi fantastique qu'une telle conclusion puisse paraître, elle se vérifie pourtant dans la correspondance privée de Nietzsche. On croirait rêver ... mais quel cauchemar!

Enfin, la célébration nietzschéenne de la mort de Dieu ne serait peut-être qu'une forme négative de déclamation lyrique à la gloire du Dieu vivant. Nietzsche, comme l'eût cru Heidegger, serait ainsi le dernier des philosophes allemands qui se soit livré à une quête passionnée de Dieu<sup>1</sup>. Au fond, c'est le Dieu abstrait, le Dieu monotone du «monotono-théisme» qui est bel et bien mort en même temps que le respirateur ontothéologique qui le maintenait artificiellement en vie. Un Dieu qu'on ne saurait prier n'est plus qu'une Idée, qu'une Idole. «Il est bien évident, de dire Beaufret, que le Dieu que célèbre les *Passions* de Bach n'est ni la "cause de soi" de Descartes et de Spinoza, ni la "suite simple de l'être possible" qui était le Dieu de Leibniz, pas davantage l'Absolu de Hegel.» (t. ii, p. 267).

Éric Paquette  
Département de philosophie  
Collège Édouard-Montpetit

1. Peut-être... Mais ce n'est pas une raison pour s'interdire tout sens critique. Voir, à ce propos, l'étude remarquable de Xavier Tillet, «Nietzsche contre le Crucifié» in *Le Christ des philosophes : du Maître de sagesse au divin Témoin*, Namur : Culture et Vérité, 1993, p. 203-247.